

qu'à une heure trop avancée, pour qu'il y ait à redouter une forte affluence dans les gares. Ces grandes stations ont, en outre, l'avantage d'être toutes à peu près également distancées les unes des autres. De Paris à Orléans, 30 lieues; d'Orléans à Tours, 28 lieues; de Tours à Poitiers, 24 lieues; de Poitiers à Angoulême, 28 lieues; d'Angoulême à Bordeaux, 33 lieues; en moyenne trente lieues. A Bordeaux, nous arriverons à sept heures du matin. Notre passion de la solitude sera très-probablement apaisée à cette heure-là.

Pour ma part, quand on cria Bordeaux-Saint-Jean! contre mon ordinaire, je dormais tranquillement.

— Cinquante minutes d'arrêt! me crie Victor, en m'éveillant.

— Où sommes-nous?

— A Bordeaux!

— Déjà! Bravo! allons déjeuner.

Le buffet de Bordeaux est assez médiocrement servi. Je n'aime pas, en France du moins, que la cuisine brille trop par la couleur cantonale. Peu importe. Nous avons faim. Qui sait si nous déjeunerons partout aussi bien.

A midi 22, nous passons à Bayonne que nous contemplons par la portière de nos voitures ; et à deux heures nous quittons Hendaye, la dernière ville de France, pour arriver cinq minutes après à la douane espagnole de Irun.

Moment critique ! pénibles émotions ! Pendant qu'on apporte les bagages sur les tréteaux où l'on doit opérer la visite, nous entendons un bruit effroyable de verreries qui se brisent. C'est évidemment notre matériel photographique qui n'a pu résister aux manœuvres brutales des portefaix. Ma bonne étoile a voulu que nous en soyons quittes pour la peur ; les glaces brisées ne sont pas les nôtres. Fort bien ! mais comment les douaniers de la noble Castille se conduiront-ils avec notre attirail qui, semblable à l'obscurantisme, redoute la lumière ? Pluton, dieu de ténèbres, soyez avec nous ! — Je demande le señor administrador de la Aduana, auquel je présente une lettre d'un haut personnage qui le prie de respecter mes caisses photophobes.

— Où sont vos caisses ? me dit le señor administrador ?

— Les voici.

— Montrez-moi celles dont le contenu redoute la lumière?

— Ce sont celles-là.

— Les autres peuvent être ouvertes sans danger?

— Assurément.

— Eh bien! qu'on n'ouvre pas les premières, mais qu'on visite avec soin les secondes.

Aussitôt dit, aussitôt fait; peut-être même un peu trop consciencieusement fait. Puisqu'on ne peut pas visiter toutes les caisses de ces voyageurs, au moins faut-il bien examiner celles qu'on peut ouvrir. En un instant, nos bagages sont déballés, retournés sens dessus dessous, bouleversés. C'est à ne plus s'y reconnaître. On dirait qu'un détachement de Prussiens a séjourné dans nos malles. On n'y découvre rien qui soit sujet à une taxe.

— Vous paierez seulement, pour les caisses qu'on n'ouvre pas, le maximum de ce qu'elles peuvent contenir, et tout sera dit. Señores, passez au guichet!

Les droits acquittés, et avant de remonter en wagon, je me fais un devoir d'aller re-

mercier le señor administrador de sa courtoisie et de la manière aimable avec laquelle il a répondu à la lettre de recommandation que je lui avais présentée.

— Je suis désolé, Monsieur, de ce qui vient d'arriver ; mais j'avais compris que vous désiriez qu'on visitât avec soin les colis qui ne renferment point de produits photographiques. Je vous en prie, tâchez de revenir bientôt à Irun : je serai très heureux de vous faire les honneurs de la Aduana.

— Très humble serviteur, señor administrador.

Et en wagon ! A trois heures de l'après-midi, nous arrivons à San-Sebastian, un peu trop tard pour voir une course de taureaux, mais assez tôt pour nous rassasier de mantilles.

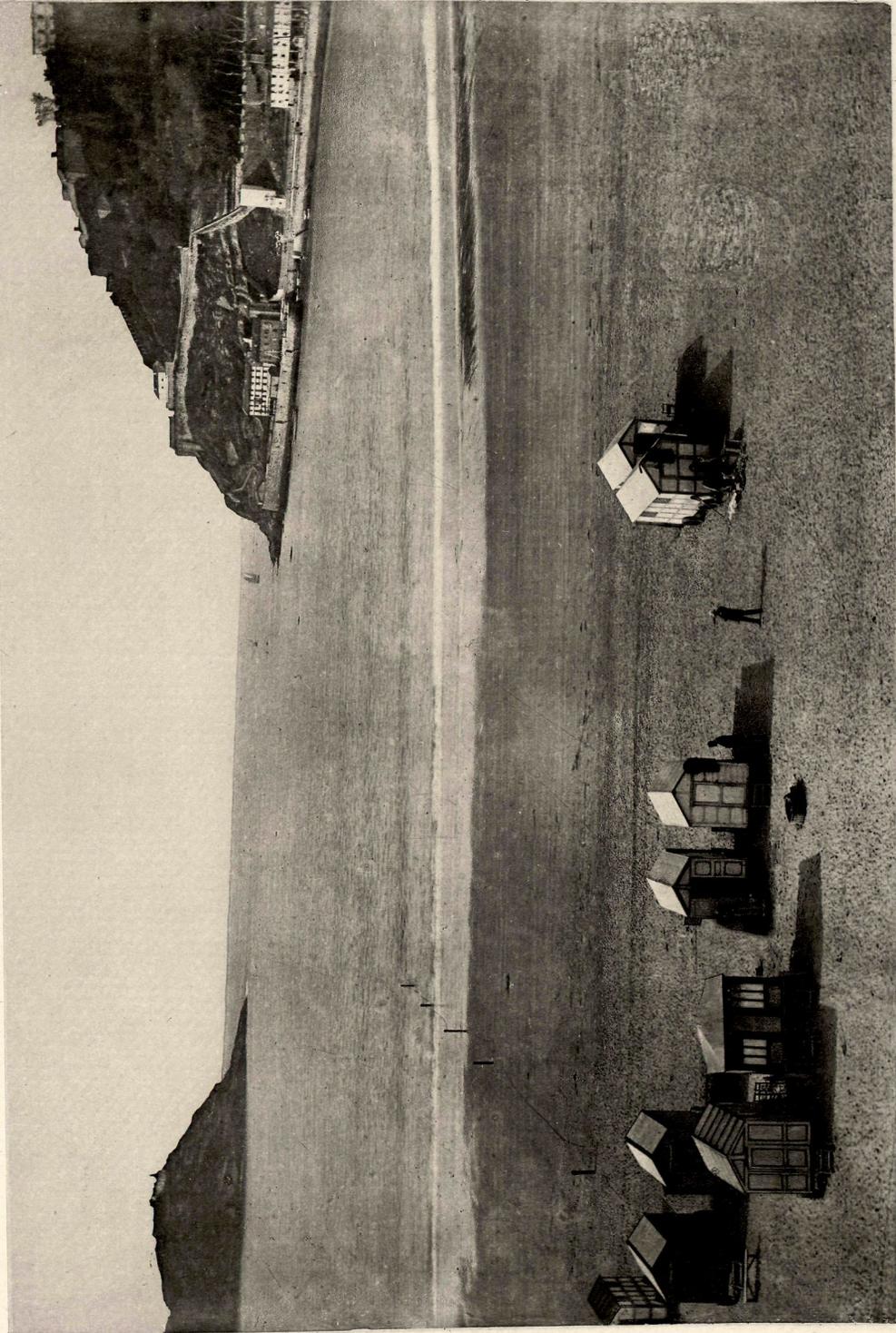
III.

Ce qui nous fait renoncer à la contemplation de la nature, pour aller nous mêler à la danse.

L'*Hôtel Ingles*, où nous sommes descendus, est situé sur la promenade dite « Paseo de la Concha ». Nos fenêtres ont vue sur la mer. La mer est belle partout, belle même dans ses horreurs. Je ne sais cependant si je l'ai jamais trouvée si ravissante ailleurs, si ce n'est en Provence, dans la petite baie de Bandol. Au pied de notre balcon, à deux pas du quai, la plage. Sur la plage, pas un seul de ces maudits galets qui écorchent le pied du promeneur et le font sans cesse trébucher : un sable blond pâle à reflets de diamant, fin comme le pollen des lys,

1880.

Voyages de MM. LESOUËF et de ROSNY



Rosny phot.

Héhoigr. Dujardin.

SAINTE-SÉBASTIEN

La plage et la mer vues des fenêtres de notre hôtel

Imp. Eudes



doux au marcher comme le plus moëlleux des tapis d'Orient. Sur ce sable, les élégantes maisonnettes des baigneurs, bariolées de bleu clair et de blanc. La baie, pendant toute la durée de notre séjour, n'a pas cessé un seul instant d'être calme et inondée d'une lumière plus pure et plus radieuse que celle de nos climats. La transparence des eaux était telle, que nous nous demandions si nos regards ne plongeaient pas jusqu'au fond de leur lit. A la marée montante, on eut dit que les vagues aux couleurs chatoyantes nous apportaient des monceaux de pierrieres qui, avant de s'évanouir sur la plage, se transformaient en un long cordon d'écume, semblable à une riche passementerie d'argent. Puis, à l'horizon, entre deux collines diaprées d'arbres verts de toutes les nuances, depuis le vert sombre et presque noir jusqu'au vert émeraude et au vert doré, la mer sans fin, la mer immense. Sur la mer, de temps à autre, quelques voiliers que l'éloignement fait croire immobiles, et qui disparaissent peu à peu au milieu d'une atmosphère vaporeuse, viennent seuls animer le tableau majestueux qui se déroule devant nous.

Le désir de voir et l'humeur inquiète l'empor-

tèrent enfin. Nous voyageons pour faire des études de mœurs; aux poètes et aux artistes seuls sont réservées les jouissances contemplatives auxquelles il nous semble qu'un secret devoir nous impose de nous arracher. Ce ne sont point les phénomènes de la nature inorganique que nous cherchons à approfondir; ce que nous essayons de sonder, c'est le cœur humain dans les manifestations de la vie sociale. Nous avons un plan en tête, des idées préconçues que nous voulons vérifier, des ignorances que nous avons l'ambition de voir s'amoinrir et se dissiper. En voyage, notre laboratoire est dans les rues, sur la place publique, dans les lieux de réunion populaire, dans les tavernes bien ou mal fréquentées, dans l'intérieur des familles si des circonstances favorables nous permettent d'y pénétrer.

C'est aujourd'hui dimanche, jour de fêtes et de ris. La jeunesse basque se livre aux réjouissances. Aux *Portas coloradas*, on chante, on danse et l'on s'amuse. L'air est aux ballets et aux chansons.

Les rues sont encombrées de promeneurs endimanchés. Tandis que dans presque toute l'Europe le costume local a disparu au

grand désespoir des voyageurs, au contraire dans les pays Basques il s'est conservé suffisamment pour donner à la population une physionomie originale et pittoresque. Les hommes du peuple portent presque tous le *béret*, dont la couleur est le plus souvent d'un bleu foncé, bien qu'il y en ait de blancs et d'écarlates. Leur veste courte, ornée parfois de passementerie, est retenue au cou et aux poignets par d'élégantes agrafes ou par de gros boutons d'argent. La large ceinture appelée *zinta*, dont ils se ceignent les reins, est rouge ou violette, sauf en temps de deuil où sa couleur est noire. Des culottes courtes et à pont, en velours noir ou en drap, de grands bas de laine également noirs ou bruns, et une chaussure de cuir à boucle d'argent, chez les plus riches, de simple corde, chez les plus pauvres, complètent leur accoutrement national.

Les jeunes femmes, celles des classes moyennes surtout, ont conservé l'usage de la mantille qui leur sied à merveille; les femmes âgées se coiffent avec un mouchoir noué sur le derrière de la tête. La robe courte devient, à ce qu'il paraît, de plus en plus rare; on voit cependant encore, dans les rues de San Sebastian, quelques-uns de

ces petits jupons rouges, qui ont été conservés par les paysannes du Guipuzcoa. Un petit châle, rejeté avec coquetterie sur l'épaule, entre également dans la toilette habituelle des Basquaises.

Pendant que nous cheminons du côté des Portas Coloradas, nous apercevons un premier attroupement. Ce sont des Basques qui jouent à « la pelote », sorte de jeu de paume national. Un peu plus loin, nous arrivons à percer une foule compacte et nous nous trouvons en présence d'un bal organisé en plein vent. Sur un tréteau, trois musiciens s'efforcent à dominer le bruit, par les accents un peu criards de leurs instruments à cordes. On nous dit que l'on danse le *mutchiko*; les acteurs de ce ballet exécutent toutes sortes de figures avec une gravité et un aplomb imperturbables. Ceux qui, pour l'instant, n'ont point de rôle dans la scène, se tiennent à l'entour des danseurs, pour les préserver de la foule assez disposée à disputer le terrain; d'autres sont attablés et boivent du *pittara*, sorte de cidre du pays.

Les danseurs sont répartis par groupe de deux personnes, qui n'ont point l'air de se préoc-

cuper des autres groupes qui les environnent. Par moment, l'homme demeure immobile, et la femme tourne autour de lui en lui faisant quelques petites agaceries. Sur ces entrefaites un vieux bonhomme pénètre au milieu d'eux et se livre à une sorte de pantomime qui vient les interrompre dans leurs élans passionnés. Cet intrus ne tarde cependant pas à se retirer, et le jeune couple peut de nouveau se livrer tranquillement à ses joyeux ébats. On m'a assuré que cette danse, fort ancienne chez les Basques, simulait les révolutions des planètes. Le jeune homme y représente le Soleil, un instant caché par une éclipse de lune, à la suite de laquelle la Terre, figurée par la jeune fille, revoit avec plus de bonheur que jamais l'astre radieux, objet de sa recherche et de son amour. Puis la scène se transforme : les hommes s'amuseut entre eux, les femmes dansent seules. Y a-t-il brouille parmi les astres ? Personne n'a pu nous le dire. La seule chose certaine, c'est que les Basques sont grands amateurs de ballets, et je commence à croire que, dans ses *Amitiez, amours et amourettes*, Le Pays n'a pas menti quand il a dit qu'au pays Basque « un enfant y sçait danser

avant de sçavoir appeler son papa ny sa nourrice ».

Voici l'Angelus qui sonne, la nuit approche ; on chante encore. Nous n'avons plus d'oreilles. Il est temps de rentrer à l'hôtel. Allons donc goûter à cette fameuse cuisine espagnole dont on nous a tant parlé. Nous ferons ensuite une petite promenade nocturne, et nous rentrerons nous fourrer dans les sacs dont nous nous sommes munis pour affronter le repos sur les lits des fondas espagnoles.

Le dîner qu'on nous sert est excellent, les vins généreux ; la table est d'une propreté irréprochable, le service ne laisse rien à désirer.

— Patience ! me dit mon compagnon. Nous sommes à peine en Espagne. Saint-Sébastien, c'est encore la France. Vous verrez plus tard.

— Soit. Mais pour le moment, bien plutôt que de nous plaindre, chantons un peu ce court refrain que j'ai lu naguère dans je ne sais plus quelle anthologie :

La, la, la, la, la, la, leu !

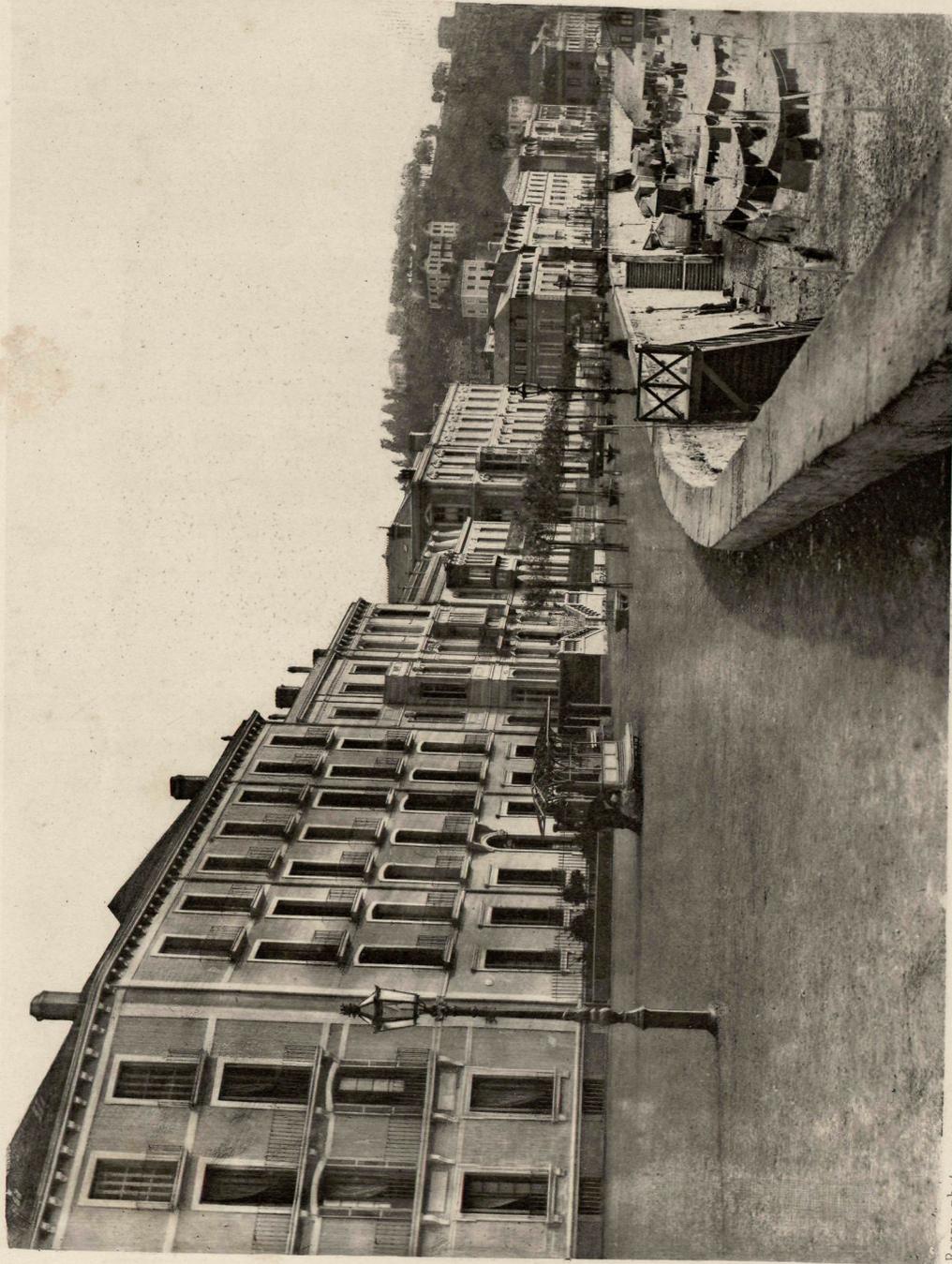
Mementono bat egon gaiten.

— La, la, la, la, la, la, lu !

Oraino untsa guitucu.

Voyages de M.M. LESOUËF et de ROSNY

1880



Resny phot.

Héliog. Dujardin.

SAINTE-SEBASTIEN
L'Hotel Ingles, sur le "Paseo de la Concha."

Imp. Eudes